

TU N'EN MANGERAS
POINT !

Nathalie Helal

TU N'EN MANGERAS
POINT !

Petite histoire des aliments interdits

TALLANDIER

© Éditions Talandier, 2026
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.talandier.com

À ma mère, ma première et fidèle lectrice.

Introduction

Le 11^e commandement

Tout commence par un fruit défendu dans un jardin parfait. Depuis cette première transgression, l'humanité n'a jamais cessé de manger sous surveillance. On pourrait croire que l'acte de se nourrir est le plus naturel qui soit, une simple réponse biologique à la faim, mais la réalité est tout autre. Derrière le plaisir de la table se cachent des lois silencieuses, qui dessinent notre identité et fixent la frontière entre soi et les autres.

Depuis des millénaires, manger est un dialogue permanent avec le divin. De la rigueur de la cacherout chez les juifs, à l'interdit du porc et de l'alcool chez les musulmans en passant par la discipline des calendriers chrétiens ou aux cycles du karma en Asie, la nourriture sert à obéir, à se souvenir ou à se purifier. Chaque repas est une manière d'ancrer ses convictions

TU N'EN MANGERAS POINT !

dans le quotidien, guidé par une force supérieure qui dicte sa loi : « Tu n'en mangeras point. »

Aujourd'hui s'esquisse un changement d'ère. Alors que les temples se vident, l'esprit de cette injonction perdure. En réalité, il s'est déplacé du dogme religieux vers la défense du vivant et de la planète. Une « nouvelle conscience » remplace les divinités d'autrefois, transformant chaque passage en caisse de supermarché en un acte moral. Le porc et l'alcool cèdent la place au gluten, au lactose ou au cuit, érigés en nouvelles souillures contemporaines.

Cette quête de pureté possède une face sombre. La nutrition, lorsqu'elle devient une obsession, ouvre la porte à de nouvelles influences. Des dérives sectaires aux gourous numériques de l'orthorexie en passant par certains médecins dévoyés, leurs prescriptions nutritionnelles permettent d'émousser la volonté et d'éteindre l'esprit critique.

Cette petite histoire des interdits alimentaires remonte le fil de nos privations pour comprendre pourquoi l'être humain ne peut s'empêcher de sacraliser son assiette.

Chapitre premier

Le premier interdit d'une longue série

Tout part du jardin d'Éden, mais c'est dans l'ADN du judaïsme, la plus ancienne des grandes religions monothéistes, que l'histoire du fruit défendu va véritablement infuser. Cet interdit primordial a forgé un lien indissociable entre la foi et la fourchette : il est le point de départ de la cacherout, une architecture de lois d'une complexité et d'une précision inouïes qui peut sembler un véritable « casse-tête », y compris aux plus observants. Une marque distinctive qui occupe une place centrale dans l'identité juive.

« Dieu dit : Voici que je vous ai donné toute herbe émettant semence, qui se trouve sur la surface de toute la terre et tout arbre qui a en lui fruit d'arbre, qui émet semence : ce sera pour votre nourriture. À toute bête de la terre, à tout oiseau du ciel, à tout ce qui remue sur la terre et a souffle de vie, je donne pour nourriture toute herbe mûrissante. » (Genèse, 1:29-30)

TU N'EN MANGERAS POINT !

L'histoire du premier interdit alimentaire prend racine dans un monde sans effort, un jardin de toute beauté, où la terre est purement nourricière. Dans la Genèse, le premier livre de l'Ancien Testament, elle produit de quoi manger pour tous ceux qu'elle porte, bêtes et hommes. La parole divine elle-même est une promesse d'abondance absolue, car ce jardin d'Éden offre un régime exclusivement végétalien, où il suffit de se baisser ou de tendre le bras pour se nourrir. Dans cette générosité sans limites s'invite un unique tabou. Il repose sur le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, que Dieu fait pousser au cœur de cet espace.

La formulation du premier commandement divin est d'une clarté totale : elle souligne d'abord la permission infinie, puis impose l'unique restriction.

« De tout arbre du jardin tu peux manger. Et de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras pas. Car au jour où tu en mangeras, certainement tu mourras. » (Genèse, 2:16-17)

L'arbre de vie n'est pas mentionné à ce stade du récit. Mais après la désobéissance d'Adam et Ève, une nouvelle restriction tombe. L'accès à cet arbre, autrement dit, à l'immortalité, leur est interdit, puisque, aussitôt après, les portes du jardin d'Éden se referment définitivement sur eux :

« L'Éternel Dieu dit : Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous, pour la connaissance du bien et

LE PREMIER INTERDIT D'UNE LONGUE SÉRIE

du mal. Empêchons-le maintenant d'avancer sa main, de prendre de l'arbre de vie, d'en manger, et de vivre éternellement. Et l'Éternel Dieu le chassa du jardin d'Éden. [...] C'est ainsi qu'il chassa Adam ; et il mit à l'orient du jardin d'Éden les chérubins qui agitent une épée flamboyante, pour garder le chemin de l'arbre de vie. » (Genèse 3:22-24)

L'idée est simple et puissante : le monde idéal est un monde sans violence, où nul n'a besoin de prendre une autre vie pour exister. Tuer est sans aucun doute l'interdit majeur de la Bible. Et tuer pour se nourrir est tout simplement impensable, car cela briserait cette paix fondamentale. Seul le Dieu qui donne la vie a aussi le pouvoir de la retirer. Se repaître d'un autre être vivant, une bête en l'occurrence, ce serait vouloir devenir l'égal de Dieu.

C'est pourquoi, dans ce tableau parfait, l'être humain n'est pas un prédateur, mais une sorte de jardinier. Alors, si tout le potager est à volonté, pourquoi un interdit ?

En réalité, celui-ci n'a rien à voir avec la nutrition. Ce fruit défendu représente une frontière symbolique, la seule du jardin. En le plaçant là, Dieu ne dit pas « ce fruit est mauvais », mais pose une question simple : « Acceptez-vous qu'il y ait une limite à votre pouvoir, ou voulez-vous devenir vos propres dieux ? »

Fait « à l'image » de Dieu, l'homme doit rester à sa place car il n'est pas Dieu et pas immortel non

TU N'EN MANGERAS POINT !

plus. C'est le partage des nourritures qui marque donc la distinction entre les hommes et le Créateur. Et ce premier interdit n'était peut-être, finalement, qu'une mise à l'épreuve divine, une piqûre de rappel, mais aux conséquences dévastatrices. Mordre dans le fruit, c'est décider de suivre ses propres règles, s'auto-proclamer seul juge du bien et du mal. C'est choisir l'autonomie totale plutôt que la relation avec le divin. L'enjeu n'était pas le fruit lui-même, mais le désir de prendre le contrôle.

Ce n'est que bien plus tard, après le Déluge, que Dieu autorisera l'humanité à manger de la viande, une nourriture beaucoup moins innocente. Le monde n'est plus ce jardin paisible, la violence l'a défiguré.

La langue du serpent

C'est ici qu'entre en scène le serpent, décrit comme « le plus rusé de tous les animaux des champs ». Lui ne donne pas d'ordre ; il insinue, il sème le doute sur la bonté même de Dieu en posant une question volontairement déformée : « Est-ce que Dieu aurait dit : “Vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin” ? » La stratégie du serpent repose sur la perversité et la manipulation, car il ne contredit pas Dieu frontalement : « Vraiment ? Dieu vous a interdit de goûter à *tous* les fruits ? »

LE PREMIER INTERDIT D'UNE LONGUE SÉRIE

Le texte original nous glisse d'ailleurs un indice : en hébreu, le mot pour « rusé » (*arum*) et le mot pour « nu » (*arummim*) sont très proches. La ruse du serpent vise précisément à dépouiller Adam et Ève de leur innocence. Le piège fonctionne. Doutant de la bienveillance de Dieu, Ève déforme elle-même l'interdiction. Elle ajoute même au passage une règle que Dieu n'a jamais formulée : il serait interdit de *toucher* au fruit. Une consigne si absurde et si peu fondée qu'elle ne demande qu'à être transgressée ! En rendant la loi de Dieu injuste dans son propre esprit, Ève s'autorise à la rejeter.

Le serpent voit la brèche et s'y engouffre pour lancer son assaut final, en usant de plusieurs arguments : tout d'abord, il endort sa peur grâce à un mensonge : « Mais non, vous ne mourrez pas. » Puis, il excite sa convoitise avec une promesse enivrante, qui est à la fois une demi-vérité : « Vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » C'est là le cœur du piège. Le fruit est bien plus qu'un fruit, c'est un raccourci vers la divinité, la promesse d'une autonomie absolue qui ferait d'Adam et Ève les égaux de leur Créateur.

La mécanique de la chute est enclenchée dans l'esprit de la femme : goûter à ce fruit devient une obsession, à la fois de ses sens et de son esprit. Il représente une triple promesse : pour son corps, car il est « bon à manger ». Pour ses yeux, puisqu'il est

TU N'EN MANGERAS POINT !

« agréable à regarder ». Enfin, pour son ambition, car il est « précieux pour ouvrir l'intelligence ». Elle regarde, elle désire, elle veut comprendre. Elle prend le fruit. Et elle mange. Adam est « avec elle » durant l'échange mais reste silencieux. Lorsqu'elle lui tend le fruit, il en mange sans poser de question, scellant leur sort. Les conséquences sont immédiates. Leurs yeux s'ouvrent, comme l'avait promis le serpent, mais ce n'est pas à la divinité qu'ils accèdent. Ils prennent conscience de leur propre vulnérabilité, de leur nudité aussi, ce qui engendre un sentiment nouveau et destructeur : la honte.

Cette rupture intérieure se propage à toutes leurs relations. Leur lien avec Dieu est brisé : au lieu de l'accueillir, ils se cachent. La confiance est rompue. Interrogé par Dieu, Adam accuse Ève. Ève, à son tour, accuse le serpent. L'harmonie originelle laisse place à la peur, à l'accusation et à la division. Enfin, malédiction suprême, leur rapport à la création est maudit : la terre produira des épines, le travail deviendra labeur et l'enfantement douleur. La mort annoncée n'est pas une cessation physique immédiate, mais une mort spirituelle : la séparation d'avec la source de la vie.

LE PREMIER INTERDIT D'UNE LONGUE SÉRIE

Le début des pépins

L'image est l'une des plus puissantes de la culture occidentale : Ève, tentée par un serpent, tend une pomme à Adam dans le jardin d'Éden. Ce geste, immortalisé par d'innombrables œuvres d'art, est devenu le symbole universel de la tentation, de la désobéissance et de la chute de l'humanité. Pourtant, dans le texte hébreu original de la Genèse, le végétal n'est jamais nommé. Le mot utilisé est *peri*, un terme générique qui veut dire « fruit ». En réalité, les auteurs du récit n'avaient aucune espèce en tête ; ce qui comptait, c'était la désobéissance, pas l'objet du délit. Alors, comment un fruit anonyme a-t-il pu devenir une pomme aussi célèbre ?

Le premier tournant a lieu au IV^e siècle, quand le pape Damase I^{er} demande à un érudit, Jérôme de Stridon, de traduire la Bible en latin. Cette version, la Vulgate, deviendra le texte officiel de l'Europe chrétienne pendant plus de mille ans. C'est là qu'un formidable accident de l'histoire se produit. En latin, le mot pour « mal » est *malum*. Celui qui désigne la « pomme » est *mālum*¹. La seule différence est un 'a' que l'on

1. Les voyelles longues existaient bien dans la langue parlée, mais elles n'étaient pas notées graphiquement. C'est le lecteur, par l'habitude et la connaissance de la langue, qui savait distinguer par exemple *mālum* (le malheur) de *malum* (la pomme). Ce n'est que plus tard, chez

TU N'EN MANGERAS POINT !

prononce un peu plus longtemps, une nuance subtile, souvent invisible à l'écrit. Une confusion qu'un fin lettré comme Jérôme de Stridon n'a certainement pas voulu créer. Mais pour les artistes, les prêtres et le peuple qui ont lu et entendu ce texte pendant des siècles, ce jeu de mots est une occasion trop belle pour être manquée. Pour tous, l'association devient une évidence : le fruit du mal (*malum*) ne peut être qu'une pomme (*mālum*) ! Même si cette association repose sur une erreur linguistique, elle s'impose sans effort. Répétée à l'infini, elle donne naissance à un mythe si puissant que toutes les autres hypothèses sont balayées.

Un casting fruitier

Avant que la pomme ne décroche le rôle, la compétition était pourtant rude, et la liste des « suspects » considérable. Pour de nombreux commentateurs juifs, le coupable idéal est la figue. Le raisonnement est d'une logique implacable : c'est avec des feuilles de figuier qu'Adam et Ève couvrent leur nudité juste après la faute. L'arme du crime se trouve donc juste

les grammairiens et copistes médiévaux et modernes, qu'on a introduit des systèmes pour indiquer la longueur : le macron (ˉ) au-dessus de la voyelle (ex. *mālum*) est caractéristique d'un usage plutôt moderne (Renaissance et études contemporaines).

LE PREMIER INTERDIT D'UNE LONGUE SÉRIE

à côté du corps, en quelque sorte. La figue symbolise ainsi la connaissance, la sexualité et la tentative de dissimuler sa faute.

Une autre piste sérieuse mène à la vigne et à sa grappe de raisin. Le vin, qui enivre et altère la conscience, représente la perte de contrôle et la confusion du jugement, comme dans l'épisode de l'ivresse de Noé. Une théorie plus audacieuse encore propose le blé, suggérant que « l'arbre » est une simple tige. Manger le blé, c'est abandonner l'innocence de la cueillette pour entrer dans l'ère du labeur et de la civilisation, celle où l'on doit gagner son pain « à la sueur de son front ». D'autres traditions encore évoquent la grenade, pour son importance symbolique en Terre d'Israël : elle est en effet l'une des *Shiv'at HaMinim* (Sept Espèces) par lesquelles la Terre d'Israël est louée dans la Torah (Deutéronome, 8:8). Une tradition rabbinique très répandue veut que la grenade contienne 613 graines, un nombre qui correspond exactement aux 613 commandements de la Torah. Pour cette raison, elle est consommée à Roch Hachana (le Nouvel An juif) avec l'espoir que l'année à venir soit aussi remplie de bonnes actions (*mitsvot*) que la grenade est remplie de graines.

Malgré cette richesse d'interprétations, c'est la pomme qui remporte la mise. Comment ? Grâce à l'art. C'est la peinture, et notamment celle de la Renaissance en Europe du Nord, qui va graver ce fruit dans nos

TU N'EN MANGERAS POINT !

esprits. Des artistes comme Lucas Cranach l'Ancien jouent un rôle décisif. Lors de la première moitié du XVI^e siècle, il peint plus de 50 versions d'Adam et Ève, et sur presque toutes, on retrouve une petite pomme rouge, devenue le point central de la scène. Ses œuvres, mélange de piété et d'érotisme, ont fait de la pomme le symbole parfait de la tentation sensuelle. De même, Albrecht Dürer, sur sa célèbre gravure de 1504, représente Ève acceptant une pomme de la gueule du serpent. La précision anatomique des personnages et la richesse des détails symboliques procurent à la scène une autorité et une puissance visuelle remarquables. Mais surtout, la gravure, par sa nature reproductible, permet une diffusion massive de l'image à travers l'Europe !

Il faut dire que la pomme est, sans jeu de mots, du pain bénit pour les artistes : esthétiquement parfaite, sa forme ronde, sa peau lisse et sa couleur éclatante en font un symbole puissant et facile à peindre. D'ailleurs, les artistes de la Renaissance puisent dans un imaginaire européen déjà très riche. Dans la mythologie grecque, la pomme est un objet de discorde, mais aussi le fruit d'Aphrodite, déesse de l'amour. Chez les Celtes, elle incarne le fruit de la connaissance et de l'immortalité. En privilégiant la pomme, les peintres utilisent un symbole que chacun en Europe identifie déjà comme un concentré de désir, de savoir et de danger.

LE PREMIER INTERDIT D'UNE LONGUE SÉRIE

LE SAVIEZ-VOUS ?

La « pomme d'Adam »

L'emprise du mythe de la pomme est telle qu'il s'est littéralement inscrit sur le corps humain dans l'imaginaire populaire. L'expression « pomme d'Adam », qui désigne le cartilage thyroïde proéminent chez l'homme, provient d'une légende folklorique selon laquelle un morceau du fruit défendu serait resté coincé dans la gorge d'Adam, comme un rappel physique et permanent de sa transgression.

Changement de régime

« Dieu bénit Noé et ses fils. Il leur dit : “Reproduisez-vous, devenez nombreux et remplissez la terre. Vous serez craints et redoutés de tout animal de la terre, de tout oiseau du ciel, de tout ce qui se déplace sur le sol et de tous les poissons de la mer : ils sont placés sous votre autorité. Tout ce qui se déplace et qui vit vous servira de nourriture : je vous donne tout cela de la même manière que je vous ai donné l'herbe verte”. » (Genèse, 9:1-3)

En même temps que la transgression d'un régime alimentaire exemplaire, fondé sur la consommation de fruits et d'herbes, se révèle l'appétence de l'homme pour le péché et pour le mal. Le droit à la nourriture carnée apparaît, non comme une récompense

TU N'EN MANGERAS POINT !

accordée par Dieu, mais comme une nouvelle prescription, dans un monde reconfiguré et purifié par des trombes d'eau : celui d'après le Déluge, où seule une famille, celle d'un homme « juste », Noé, a été épargnée, ainsi que des couples de chaque espèce animale. Le seul interdit de taille à ce stade concerne le sang : « Toutefois, vous ne mangerez pas la chair avec sa vie, c'est-à-dire son sang. » (Genèse, 9:4)

En réalité, le sang n'est pas considéré comme un simple liquide biologique. Il n'a rien d'impur, bien au contraire : il est le signe visible et concret qu'une créature est vivante. Le mot ancien en hébreu pour dire « la vie » ou « l'âme » est *nephesh*, et la Bible explique que ce *nephesh*, ce souffle vital, se trouve dans le sang. La vie est un don sacré que Dieu confie à ses créatures, êtres humains et animaux, mais il en reste le seul et unique propriétaire. En interdisant la consommation du sang, Dieu trace donc une frontière sacrée à ne pas franchir. C'est une manière de dire : « Vous pouvez vous nourrir de la chair de l'animal, car je vous la donne pour que vous puissiez vivre. Mais la vie de cet animal, qui est représentée par son sang, vous devez symboliquement me la “rendre”, car elle m'appartient. » En signe de respect et de reconnaissance, un rite particulier s'est mis en place lors de l'abattage de l'animal : il est obligatoire de le vider entièrement de son sang pour le laisser couler sur

LE PREMIER INTERDIT D'UNE LONGUE SÉRIE

la terre, comme un geste symbolique de restitution à son origine.

Plus tard dans l'histoire biblique, le sang devient l'élément central des cérémonies au temple, utilisé pour les rituels de pardon des fautes. Le fait de réserver le sang à cet usage sacré rend encore plus logique son interdiction dans la vie de tous les jours, comme les repas. Et gare à celui qui prétendrait tuer un animal en dehors de tout rituel de sacrifice et d'abattage ! Il serait vu comme un meurtrier : « Et de même, de votre sang, qui est votre propre vie, je demanderai compte à toute bête et j'en demanderai compte à l'homme : à chacun, je demanderai compte de la vie de son frère. » (Genèse, 9:5)

L'interdit des interdits

Mais cette nouvelle autorisation de consommer la chair animale, accordée après le Déluge, s'accompagne d'une limite absolue, implicite et infranchissable : l'être humain ne deviendra jamais une nourriture. Nulle part la Torah n'énonce explicitement « tu ne mangeras pas la chair de ton semblable », précisé-ment parce que cet interdit relève de l'impensable. Lorsqu'il apparaît dans les Écritures, le cannibalisme est toujours présenté comme le signe ultime de l'effondrement moral et spirituel d'une société. Dans le

TU N'EN MANGERAS POINT !

Lévitique, Dieu annonce ainsi qu'en cas de rupture de l'alliance, Israël connaîtra une détresse telle que « vous mangerez la chair de vos fils, et vous mangerez la chair de vos filles » (Lévitique, 26:29). Le Deutéronome décrit la même horreur lors d'un siège, où la famine poussera les hommes à « manger la chair de leurs fils et de leurs filles » (Deutéronome, 28:53-57). Les prophètes Jérémie et Ézéchiel reprennent cette image extrême pour annoncer la destruction de Jérusalem : « chacun mangera la chair de son prochain » (Jérémie, 19:9), « les pères mangeront leurs fils et les fils leurs pères » (Ézéchiel, 5:10). Même les récits historiques, comme celui du siège de Samarie où deux femmes en viennent à manger leurs enfants (2 Rois, 6:24-30), relatent une scène destinée à provoquer l'effroi. Car manger l'humain revient à nier ce qui fonde toute la pensée biblique : l'homme n'est pas un animal parmi d'autres. Créé « à l'image de Dieu », porteur d'une vie dont le sang est le signe sacré et inviolable, il ne peut en aucun cas être réduit à une chair consommable. Là où la consommation de viande animale est encadrée, ritualisée et limitée, la consommation de chair humaine marque la disparition de toute frontière entre la vie et la prédation, entre l'homme et la bête, entre le monde ordonné et le chaos. Tragique retournement de l'histoire, cet interdit radical n'a pas empêché que les juifs soient, dès le Moyen Âge, accusés de s'y livrer. À partir du XII^e siècle se diffuse en Europe chrétienne

LE PREMIER INTERDIT D'UNE LONGUE SÉRIE

la calomnie du « meurtre rituel », selon laquelle des juifs enlèveraient et tueraient des enfants chrétiens pour consommer leur sang ou leur chair. Le premier grand cas documenté apparaît en 1144 à Norwich, suivi de ceux de Gloucester, Lincoln ou Trente. Ces accusations, totalement infondées et en contradiction flagrante avec les lois juives interdisant strictement le sang et sacralisant la vie humaine, servirent de justification à des persécutions, des expulsions et des actes de barbarie à l'égard des communautés juives, lors de pogroms, par exemple.

Dès lors, la question n'est plus seulement de savoir ce que l'on mange, mais comment l'acte de se nourrir peut préserver la dignité de la vie. C'est sur cette ligne de crête, entre ce qui est permis et ce qui doit être retenu, que se mettent en place l'ensemble des règles alimentaires du judaïsme.

Le code diététique de la cacherout

Pour bien comprendre la cacherout, il est essentiel de situer sa source : la Torah. Texte le plus sacré du judaïsme, la Torah (aussi appelée le Pentateuque) est le fondement de la Bible hébraïque. Elle n'est pas un seul livre monolithique, mais une œuvre composée de cinq volumes, les cinq livres de Moïse : Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome. La Torah

TU N'EN MANGERAS POINT !

raconte l'histoire de la création du monde, l'alliance entre Dieu et le peuple d'Israël, la sortie d'Égypte et le voyage vers la Terre promise. C'est au cœur de ce récit fondateur que sont énoncées les lois qui régissent la vie juive, et parmi elles, les prescriptions alimentaires.

Dans la tradition juive, chaque repas peut devenir une prière et raconter une histoire vieille de 3 000 ans. C'est toute la puissance de la *casherout*, une sorte de « charte » qui fait de la nourriture un chemin vers le sacré. Tiré de l'hébreu *kasher* (« apte », « convenable »), ce système n'a rien à voir avec un « catalogue » de restrictions ou d'interdits : il est, en réalité, le socle sur lequel s'est bâtie l'identité d'un peuple. Loin d'être arbitraires, les règles de la *casherout* fonctionnent comme une boussole. Elles connectent chaque geste en cuisine aux textes fondateurs et rappellent que dans chaque plat, dans chaque ingrédient, se trouve une logique sacrée.

Deux des cinq livres de la Torah, le Lévitique et le Deutéronome, exposent les fondamentaux de la *casherout*.

Le Lévitique (chapitre 11) est présenté comme la parole directe de Dieu à Moïse et Aaron sur le mont Sinaï. Son ton est formel et centré sur les concepts de pureté et d'impureté rituelles. L'objectif est la sainteté : « Vous serez saints, car je suis saint » (Lévitique,

LE PREMIER INTERDIT D'UNE LONGUE SÉRIE

11:44). Les lois sont données comme des décrets divins (*houkim*), dont la logique n'est pas toujours accessible à la raison humaine, et qui visent à séparer Israël des autres nations.

Le Deutéronome (chapitre 14), lui, est un discours de Moïse. Il s'adresse à la nouvelle génération d'Israélites, sur le point d'entrer en Terre promise. Moïse répète les lois, tout en les replaçant dans un contexte national et identitaire. L'accent est mis sur l'alliance et la distinction du peuple élu. La formulation elle-même souligne la différence entre le peuple juif et les autres peuples :

« Tu es un peuple saint pour l'Éternel, ton Dieu, et l'Éternel t'a choisi, pour que tu fusses un peuple qui lui appartînt entre tous les peuples qui sont sur la face de la terre. » (Deutéronome, 14:2)

Les deux pieds dans le même sabot ?

La première grande catégorie d'animaux définie par la Torah concerne les bêtes terrestres : « Voici les animaux que vous mangerez parmi toutes les bêtes qui sont sur la terre. Vous mangerez de tout animal qui a le sabot fendu, le pied fourchu, et qui rumine. » (Lévitique, 11:2-3)

Pour qu'un animal soit kasher, il doit impérativement posséder deux caractéristiques : faire partie

TU N'EN MANGERAS POINT !

des ruminants, c'est-à-dire de ceux qui digèrent leur nourriture en plusieurs étapes, la régurgitant pour la mâcher à nouveau. Ensuite, ses sabots doivent être entièrement fendus, c'est-à-dire, séparés en deux parties distinctes. Symboliquement, les sabots fendus sont parfois interprétés comme la capacité à discerner le bien du mal, tandis que la rumination représente la méditation et l'intériorisation de la loi divine.

Ainsi, la vache, le mouton ou la chèvre, qui possèdent ces signes caractéristiques, sont permis. Le cheval, qui ne rumine pas et n'a pas le sabot fendu, est interdit. Le chameau rumine mais n'a pas le sabot fendu, il est donc impur. Les cas du lièvre et du daman, un petit mammifère semblable à une marmotte, sont intéressants : le premier est considéré à tort par les Anciens comme un ruminant, en raison du mouvement de mastication de sa mâchoire, et le second est ce qu'on appelle un « pseudo-ruminant » : il possède trois estomacs mais ne régurgite pas sa nourriture pour la mâcher à nouveau. Équipés de coussinets, et non de sabots, ni l'un ni l'autre n'ont l'ongle fendu, ce qui les rend impurs. Mais la loi la plus emblématique est celle concernant le porc. La Torah le mentionne spécifiquement : « Vous ne mangerez pas le porc, car il a le sabot fendu et le pied fourchu, mais il ne rumine pas ; vous le tiendrez pour impur. » (Lévitique, 11:7)

Plusieurs pistes permettent de comprendre l'origine de ce tabou fondateur. La première explication

LE PREMIER INTERDIT D'UNE LONGUE SÉRIE

est d'ordre socio-économique. Les anciens Hébreux étaient initialement un peuple de bergers nomades, alors que leurs voisins, les Cananéens, étaient une population sédentaire établie de longue date dans les cités-États du pays de Canaan (une région couvrant aujourd'hui Israël, la Palestine et le Liban). Le porc est par excellence l'animal du fermier sédentaire : il est inapte aux longues transhumances, nécessite beaucoup d'eau et, contrairement au mouton qui broute l'herbe, il entre en compétition alimentaire directe avec l'homme. En rejetant le porc, les Hébreux affirmaient leur identité de nomades face au mode de vie urbain et agricole des peuples qu'ils côtoyaient.

Cette distinction a pris une dimension religieuse et politique majeure face aux cultes environnants. Chez les Cananéens, le dieu principal était Baal, le « Maître » de l'orage et de la fertilité, dont le culte était omniprésent dans la région. Il est intéressant de noter que ce Dieu était considéré par les Hébreux eux-mêmes comme l'ennemi juré du culte de Yahvé... Alors que les sacrifices officiels dédiés à Baal mettaient en scène des taureaux, symbole de la force de cette divinité, le porc restait consommé par ces populations et parfois utilisé dans des rites magiques plus opaques. Plus frappant encore, les Philistins, un peuple de marins installé sur la zone côtière (autour de Gaza et Ashkelon), étaient de fervents éleveurs et consommateurs de porcs. En interdisant catégoriquement cet

TU N'EN MANGERAS POINT !

animal, la loi de Moïse a dressé un mur symbolique : refuser le porc, c'était refuser de ressembler à l'autre et rejeter les rituels de fécondité liés à Baal. Le choix alimentaire est ainsi devenu un signe de fidélité exclusive au Dieu unique.

Il est également crucial de déconstruire une idée reçue très tenace : celle de la piste sanitaire. On entend souvent que cet interdit aurait été instauré pour protéger les populations de maladies comme la trichinose, une maladie parasitaire. Or, cette explication est historiquement anachronique : à la même époque, les civilisations d'Asie de l'Est, notamment en Chine, domestiquaient et consommaient déjà le porc de manière massive sans que cela ne nuise à leur vitalité démographique. Cela prouve que l'animal n'était pas plus « dangereux » au Proche-Orient qu'ailleurs. L'interdit est par conséquent davantage culturel et théologique que médical.